

## Défier la multitude

Ariane Gibeau

Numéro 331, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95774ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gibeau, A. (2021). Compte rendu de [Défier la multitude]. *Liberté*, (331), 70–71.

# Défier la multitude

Ariane Gibeau

Claire Legendre (éd.)  
**Nullipares**  
Hamac, 2020, 144 p.

**A**u début de la vingtaine, je suis devenue l'aïdante de ma grand-tante. Célibataire et sans enfants, le cœur malade, elle avait choisi de finir sa vie dans une résidence pour personnes âgées. Mon rôle n'était pas particulièrement prenant – il consistait à retirer de l'argent au guichet automatique, à magasiner du matériel d'artisanat et à manger de temps à autre des légumes trop cuits dans une cafétéria déprimante –, mais on m'a considérée d'un air tantôt suspicieux (*elle flaire l'héritage*), tantôt apitoyé (*elle devrait s'acheter une vie au lieu de s'occuper d'une vieille dame*). Longtemps, je n'ai pas su expliquer pourquoi j'avais choisi, si jeune, de m'investir dans ce projet. Bien sûr, je cherchais à redonner l'amour et l'affection que ma tante nous avait de tout temps offerts, à mon frère, ma sœur et moi. Mais j'ai compris au fil des ans que j'avais surtout trouvé en elle un formidable modèle : sans s'en rendre compte, elle m'avait appris qu'une femme peut donner de soi et s'accomplir de multiples manières, sans nécessairement passer par la parentalité. C'est ce qu'elle avait fait toute sa vie. Aujourd'hui, je sais qu'en tissant ce lien privilégié avec elle, je luttais à ma manière contre les injonctions au couple hétérosexuel et à l'enfantement. J'avais besoin de me projeter dans un récit différent.

Quand on aborde la non-parentalité, les modèles sont souvent absents ou silencieux. Comme l'écrit Lucie Joubert dans *L'envers du landau*, la non-mère, parce qu'elle se définit par la négative, est inévitable-

ment liée à l'indicible : « On ne parle pas de ce qu'on a décidé de ne pas faire advenir. » Les femmes hétérosexuelles sans enfants doivent sans cesse se justifier, expliquer pourquoi elles ne désirent pas de vie familiale – ou n'ont pas été en mesure d'en avoir une –, mais on ne s'intéresse jamais véritablement à elles. Pour les personnes queer, la non-parentalité est présumée en raison à la fois de vieux stéréotypes et de contraintes sociales et légales, mais le choix de ne pas avoir d'enfants demeure difficile à articuler. Malgré les avancées féministes, une personne sans enfants suscite encore la surprise, l'interrogation, voire le mépris. Ou alors la pitié. Elle passerait à côté du plus important, de l'essentiel : l'amour absolu, le don de soi.

Toute initiative littéraire visant à aborder la vie quotidienne hors du grand miracle de la naissance mérite donc d'être célébrée. Le collectif *Nullipares*, dirigé par Claire Legendre, réunit Agathe Raybaud, Sylvie Massicotte, Brigitte Faivre-Duboz, Catherine Voyer-Léger, Hélène Charmay, Martine-Emmanuelle Lapointe, Jeanne Bovet, Camille Deslauriers et Monique Proulx, et s'attelle à l'imposante tâche de libérer leur parole. Qui sont ces marginales qui se dressent contre la « multitude écrasante » ? Qu'est-ce qui existe quand les enfants n'existent pas ? Entre les nombreuses parutions récentes s'intéressant à la parentalité sous toutes ses coutures (pensons entre autres exemples aux *Tranchées* et aux *Retranchées* de Fanny Britt, au collectif *Dans le ventre*, sous la direction d'Elsa Pépin, à *Mère d'invention* de Clara Dupuis-Morency ou à *Un espace entre les mains* d'Émilie Choquet), quelle place, *quelle voix*, pour les personnes qui ne prennent pas le train ?

Déjà, le titre choisi par Legendre s'inscrit dans une joyeuse volonté de faire craquer les discours dominants. Dans « nullipare », terme médical qui désigne une personne n'ayant jamais accouché, on entend bien sûr « nulle », énième preuve que la science, la linguistique et le politique savent toujours s'allier quand il s'agit de contrôler le corps des femmes. La reprise du terme par les principales concernées s'apparente alors à la réappropriation d'une injure : *non, nous ne sommes pas nulles; oui, nous avons beaucoup à offrir*. On s'étonne qu'il faille encore le rappeler, mais les femmes sans enfants ne sont pas des monstres d'égoïsme. *Nullipares* s'ouvre justement sur un appel à les regarder « sans crainte ».

Les collaboratrices rassemblées, écrivaines et professeures de lettres pour la plupart, explorent en détail les raisons pour lesquelles elles n'ont pas enfanté. Malgré une certaine homogénéité des voix, celles de femmes blanches qu'on présume hétérosexuelles, les récits proposés s'articulent autour d'une pluralité de trajectoires. Pour certaines autrices, ce sont des



circonstances douloureuses de la vie (un cancer des ovaires à vingt-cinq ans pour Agathe Raybaud) qui ont rendu l'expérience de la parentalité impossible. Pour d'autres, dont Claire Legendre elle-même, le choix s'est vite imposé comme une évidence : « Moi je n'ai jamais fantasmé la transmission. » Si certaines ont su très tôt qu'elles auraient « les entrailles légères » (avec humour, Monique Proulx écrit qu'à défaut d'enfants, elle a eu « une bonne quantité de chats – et sans doute une multitude d'acariens, grouillant en silence dans [s]es draps »), d'autres ont vécu l'infertilité comme un grand deuil et l'adoption, comme un essoufflant marathon : Martine-Emmanuelle Lapointe rappelle que la parentalité, lorsqu'elle n'est pas biologique, « se mérite », et ce, au terme d'années de démarches parfois frustrantes. Entre ces deux pôles, il y a celles pour qui l'occasion ne s'est tout simplement pas présentée. Jeanne Bovet explique par exemple qu'elle a tardivement décidé de « s'en remettre au hasard » et de laisser son corps « disponible à ce qui pourrait encore arriver », en vain. Et il y a celles pour qui l'absence d'un couple stable a tout déterminé ; Catherine Voyer-Léger insiste sur sa vie amoureuse décevante pour situer l'absence de grossesse.

Les irréductibles *childfree*, c'est-à-dire celles qui refusent catégoriquement de devenir mères, pourraient voir dans ce métissage des récits une édulcoration de leur expérience et une manière détournée de la rendre socialement plus acceptable aux yeux de la majorité. Après tout, choisir de ne pas avoir d'enfants n'a rien à voir avec le fait de renoncer à la parentalité en raison de circonstances douloureuses. Mais la variété des (non-)familles présentées permet de faire front commun contre le reste du monde. La célibataire qui voyage et cherche « à inventer une autre façon de [s]e projeter dans l'avenir » risque fort de se sentir bien loin de celle qui a tout fait (« l'amour, l'acupuncture, les médecines douces, le sport, la psychothérapie, l'insémination artificielle, la procréation assistée ») pour devenir enceinte, ou de celle qui est encore en quête de maternité. Toutefois, *Nullipares* montre que c'est dans la solidarité et la reconnaissance d'un vaste spectre d'expériences que les femmes sans enfants pourront s'affranchir de la violence des injonctions sociales.

Dans l'affirmation des non-mères se trouve un déboulonnage en règle de certains a priori. Les autrices défont par exemple l'idée selon laquelle la parentalité serait une expérience sacrificielle. Au-delà du don de la vie qui serait don de soi, la parentalité est peut-être plutôt un projet pour soi-même. De quoi passer au tordeur le mythe de la non-mère égoïste et carriériste. Comme l'écrit Monique Proulx, là où il y a du désir de vie familiale, il y a aussi une solitude à combler et un besoin de se servir des enfants pour, un jour, « rassurer [s]a vieille malade et noyer [s]on effroi de la mort ». Ce regard rafraîchissant sur différents discours natalistes hérissera peut-être les parents, mais réjouira secrètement les autres. En même temps, de tels propos dévoilent des limites dans

la prise de parole des autrices. Celles-ci cherchent à tout prix à montrer qu'elles ont une vie bien remplie, qu'elles sont accomplies et heureuses. « Je ne suis pas passée à côté de la vie », assure par exemple Héléne Charmay. Or, on voudrait l'entendre davantage, cette vie. Les différents textes de *Nullipares* laissent en suspens quelques questions fondamentales : que font les

*On se plaît à espérer que les femmes pourront un jour investir, dans le réel comme dans la fiction, de nouveaux trajets de vie positifs où la maternité ne sera plus pensée comme référent absolu.*

autrices ? Qui sont-elles si elles ne sont pas mères ? À quoi occupent-elles leur temps ? Elles affirment écrire, enseigner, voyager, prendre soin des enfants de leurs proches. Il n'en demeure pas moins que l'accent est largement mis sur leurs réponses à la sempiternelle question « pourquoi renoncer à la maternité ? » et qu'elles parlent peu de ce qu'elles créent au quotidien. Ce faisant, on termine la lecture du livre avec le sentiment que la « nulliparité » reste de l'ordre de ce qui n'advient pas, de ce qui est toujours en creux de la maternité. Le livre reproduit ce qu'il dénonce : les personnes sans enfants doivent absolument se justifier. Il aurait pourtant été fabuleux de saisir l'occasion pour dire *autre chose*. On se plaît à espérer que les femmes pourront un jour investir, dans le réel comme dans la fiction, de nouveaux trajets de vie positifs où la maternité ne sera plus pensée comme référent absolu.

Il pourra s'agir du sujet d'un prochain livre. Il pourrait porter sur l'amitié. Sur des communautés de femmes vivant tranquillement et bâtissant des solidarités. Sur la passion de la lecture et de la vie intellectuelle. Sur l'amour queer. Sur le travail, sur la carrière choisie ou subie. Ou encore sur nos relations avec des personnes qui marquent nos vies – une marraine, une amie, une collègue, une mentore, une grand-tante. Peut-être ce livre aura-t-il pour titre un mot nouveau, un mot inventé permettant aux femmes sans enfants de se définir de manière positive, sans « non- » et sans « nulle ». 